

des catégories selon l'âge, les quadras, les quinquas, etc. La tranche temporelle choisie permet d'éviter les errements du post-modernisme comme la pesanteur d'un néo-régionalisme qui n'est plus d'actualité et laisse s'affirmer une façon particulière de faire de l'architecture en Bretagne : la question sociale et les problèmes urbains qui en découlent sont les mêmes ici qu'ailleurs ; la succession d'une génération néo-moderne et d'une génération tentée par un retour à des fondamentaux de sobriété et d'économie qui peut passer par des détournements. Il n'est plus question de dire la Bretagne avec de grands pans de pierre et d'ardoise ancrés dans le sol, à peine l'est-il encore d'exposer sous la lumière la blancheur de volumes nets et articulés. L'architecture veut s'écrire désormais dans une dualité structure et enveloppe qui, dans un contexte de désindustrialisation, en appelle largement aux matériaux industriels.

Six entretiens émaillent l'ouvrage, choix «partiel et partial», comme l'annoncent dans leur préface les auteurs à propos des projets sélectionnés, quatre maires porteurs de projets urbains (de Nantes à Rennes dont le maire actuel a présidé aux destinées de Saint-Jacques-de-la-Lande, en passant par Saint-Nazaire et Lorient), mais aussi deux oulipiens (Jacques Jouet et Jacques Roubaud pour une intervention sur l'espace public à Rennes) et un architecte, Philippe Madec. Celui-ci affirme qu'il «existe vraiment une école d'architecture bretonne», rappelant ses travaux auprès de Kenneth Frampton, l'inventeur de la notion de *régionalisme critique*. Pour Violeau et Quinton, dans un dernier chapitre intitulé «Tout au black» qui transcende le périple géographique que le lecteur vient de suivre, la récurrence de ces volumes bardés de bois passé au *black* dont ils voient une origine dans les salorges des marais du sud de la Bretagne, autre manière d'interroger l'écosystème architectural breton, mais aussi plus large série noire qui a marqué le paysage local, écrit le dynamisme architectural de la Bretagne des vingt dernières années.

Gilles BIENVENU

École nationale supérieure d'architecture de Nantes

Daniel PICHOT, Valérie LAGIER et Gwénoùé ALLAIN (dir.), *Vitré, histoire et patrimoine d'une ville*, Paris, Somogy éditions d'art, 2009, 296 p.

Se basant sur les travaux de l'historien vitréen Arthur de La Borderie, le député maire de Vitré, Pierre Méhaignerie, et sa municipalité décident en 2006 de célébrer en 2008-2009 le millénaire de leur ville. Arthur de La Borderie avait estimé en effet que la ville avait été fondée par Rivallon, l'un des fidèles du duc Geoffroy 1<sup>er</sup> (992-1008). Pour commémorer cet anniversaire, une série de manifestations devait permettre aux Vitréens, anciens et nouveaux, de s'approprier leur histoire et leur patrimoine. Parmi ces manifestations, un colloque scientifique se tient à Vitré les 16 et 17 octobre 2008 autour du thème «Des villes à l'ombre des châteaux. Naissance des villes castrales

en France au Moyen Âge» et en avril 2009 est publié, sous la direction du professeur Daniel Pichot assisté de Valérie Lagier, conservateur des musées de Vitré, et de Gwénoél Allain, Vitréen et historien, un très bel ouvrage consacré à Vitré. Dix-neuf auteurs, professeurs d'université, architectes, conservateurs du patrimoine, historiens et archiviste se sont réparti les domaines étudiés, de la préhistoire à 2008. Les textes sont accompagnés d'une abondante illustration, originale, variée et souvent inédite, équitablement partagée entre l'architecture religieuse, l'architecture civile, le château et les fortifications, et les autres documents (portraits, cartographie, pièces d'archives). La qualité matérielle de l'édition en fait une véritable œuvre d'art.

En introduction, Daniel Pichot et Louis Chauris présentent quelques considérations sur *l'identité vitréenne*. Vitré, ville des marches, possède une certaine unité dans le patrimoine bâti, grâce aux sombres schistes et aux grès clairs, complétés au XIX<sup>e</sup> siècle par des granites. Michel Brand'honneur étudie ensuite les XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles à travers l'activité de deux puissantes familles, les descendants des Goranton-Hervé et des Rivallon-Robert-André, dont il précise le rôle: le lignage qui le premier reçoit quelques responsabilités fiscales, à Vitré et dans son territoire castral, est celui de Goranton, un contemporain de Rivallon alors «responsable» de Marcillé, et un fidèle du duc Alain III (décédé en 1040). Par la suite, Robert fils de Rivallon est choisi comme gardien de Vitré et de son château, situé initialement sur l'emplacement du prieuré Sainte-Croix avant d'être transféré sur le promontoire rocheux servant d'assise au château actuel. Mais si l'agglomération de Vitré s'est développée de manière remarquable du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle, maintes données permettent d'entrevoir qu'elle formait bien avant ces périodes un ensemble très cohérent et important; les sanctuaires de la ville ont gardé des traces permettant d'entrevoir les centres du Vitré mérovingien et carolingien; l'étymologie de Vitré, *Vitriacus* en latin, accuserait une origine gauloise ou latine et pourrait dériver du mot *vicus*, soit une agglomération secondaire antique. Et d'ailleurs des découvertes archéologiques, méconnues par La Borderie, et poursuivies récemment témoignent de la présence de l'homme aux troisième et second siècle avant Jésus-Christ.

Dans le cadre d'un simple compte rendu bibliographique, il ne peut être question d'aborder tous les domaines étudiés par les auteurs, à partir souvent de leurs propres recherches. Pour la période antérieure à la Révolution française, l'histoire est traitée par Daniel Pichot («Les voies de la fortune 1300-1550»), Jean Quéniart («Vivre et travailler sous l'Ancien Régime, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles»), Georges Provost («Vitré protestante, Vitré catholique, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles»), tandis que le patrimoine architectural est présenté par Christophe Amiot pour le château, Nicolas Faucherre pour l'enceinte urbaine, Hervé Chouinard pour l'église Notre-Dame, Mikaël Robert pour les maisons du Moyen Âge et de la Renaissance, Jean-François Briand pour le monastère Saint-Nicolas, Stéphane Gautier pour le château des Rochers et la marquise de Sévigné et Laurence Roullier pour les constructions civiles des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

Le mariage en 1239 de Philippa, l'unique héritière de la baronnie de Vitré, avec Gui II baron de Laval permet de faire progressivement de Vitré une cité florissante qui, au XVI<sup>e</sup> siècle, occupe une des premières places en Bretagne et dont le réseau s'étend sur le royaume de France et bien au-delà. Le développement du commerce de la toile et la création en 1473 de la confrérie des marchands d'Outre-mer contribuent à l'épanouissement de la ville dont, à la veille du rattachement de la Bretagne à la France, le duc François II renforce les fortifications. À partir de 1440 également, la nef et le transept de l'église paroissiale Notre-Dame, qui est aussi l'église conventuelle du prieuré des Bénédictins, sont reconstruits, alors que le curé est secrétaire du duc de Bretagne. Vitré, une des cinq principales villes du duché, possède un ensemble de plus d'une centaine de maisons anciennes. Un maire apparaît en 1557 et une communauté de ville en 1584. La baronnie de Vitré, passée en 1547 aux mains de Renée de Rieux, revient vingt ans plus tard à un neveu de l'amiral de Coligny, célèbre figure du protestantisme français : ainsi le protestantisme s'introduit dans la ville, touchant une élite, minoritaire sans doute, mais une élite marchande et administrative. Durant près de cinq mois en 1589 (mars-août), les troupes de Mercœur, chef de la Ligue en Bretagne, assiègent Vitré, en vain. La reconquête catholique s'effectue tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle par l'implantation d'ordres religieux et de confréries. En 1605, la baronnie passe à la famille des La Trémoille, qui en seront les barons jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Au XVII<sup>e</sup> siècle l'architecture religieuse classique est remarquablement présente grâce à deux monastères, le couvent des Bénédictins auprès de Notre-Dame et celui des Augustines dans le Rachapt.

En 1789, Vitré comptait environ 10 850 habitants. La Révolution française qui oppose bleus et blancs est présentée par Jean-François Tanguy. Elle est marquée à Vitré par un souci de modération relative. Dans le district, 79 membres du clergé refusent le serment de fidélité à la constitution civile du clergé ; on ne compte que huit jureurs, non desservants. Mais un clivage s'instaure entre la ville et son environnement rural : à Vitré même les petits notables, les commerçants et artisans manifestent une attitude allant de l'indifférence à la franche hostilité à l'égard des réfractaires. Le vandalisme y laisse des traces et 23 exécutions capitales y ont été comptabilisées. Le 6 octobre 1793, les chouans entrent en ville et saccagent tout. Le 24 janvier 1796, l'état de siège est proclamé. La ville demeure meurtrie par des années de guerre civile, sa population tombe à moins de 9 000 habitants en l'an VIII.

Pour le XIX<sup>e</sup> et le premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle, l'évolution politique, les transformations architecturales et l'expansion urbanistique de la ville sont étudiées par Jean-François Tanguy («La vie politique à Vitré de Bonaparte à Poincaré»), Jean La Bihan («Entre archaïsme et modernité, début XIX<sup>e</sup> siècle-1930»), Valérie Lagier et Gwénoél Allain («Patrimoine et romantisme») et Philippe Bonnet («La création architecturale à Vitré sous la III<sup>e</sup> République»).

Pendant presque un siècle, la persistance de quelques grandes familles dans le personnel politique et l'administration constitue un trait caractéristique de la ville,

familles Thomas de La Plesse, Hardy de La Largère, Lemoine de La Borderie... Siège d'une sous-préfecture, Vitré demeure une ville «bleue» modérée dans un environnement légitimiste et clérical, marquée notamment par la ferveur suscitée par le charismatique abbé Breteau de La Guéretterie, curé de Saint-Martin de 1803 à 1840 et par la construction de la nouvelle église Saint-Martin de 1868 à 1895. Le rayonnement culturel de la ville s'incarne en la personne d'Arthur de La Borderie (1827-1901), major de l'École nationale des chartes en 1852, historien «national» de la province. En 1896, un républicain, l'avoué Georges Garreau est élu maire de Vitré ; il conserve la mairie jusqu'en 1929. Son œuvre est considérable et se situe dans le droit fil de la modernisation de nombre de petites villes françaises de la Belle Époque. Mais la suppression intervenue au moment de la Guerre de 1914-1918 de la garnison, permanente à Vitré depuis 1873, suivie en 1926 de celle de la sous-préfecture, fait chuter la population de la ville de 10 613 habitants en 1911 à quelque 8 000 habitants. Cependant, l'économie agricole et industrielle de Vitré se modernise et la société vitréenne se métamorphose. La Monarchie de Juillet entreprend des travaux importants sur les routes. En 1857, l'ouverture de la ligne de chemin de fer Paris-Rennes est l'évènement essentiel de l'histoire urbanistique de Vitré, suivi par l'établissement en 1867 de la ligne Vitré-Fougères et en 1881 de la ligne Vitré-Martigné-Ferchaud.

La comparaison des plans de la ville de 1711 et 1901 avec le cadastre de 1811 permet de mesurer les changements intervenus au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Alors que les axes de circulation dans la ville close étaient orientés est-ouest, l'éventration du bâti nécessitée par les exigences modernes de la circulation entraîne l'élargissement des voies et leur réorientation en direction du sud, vers le chemin de fer. Avant même l'arrivée du chemin de fer, des projets prévoient la destruction des façades anciennes empiétant sur les rues. Un vaste chantier s'ouvre au XIX<sup>e</sup> siècle entre destruction (halles, écuries du château, collégiale de la Madeleine, front sud de l'enceinte de ville et grands fossés), restauration (notamment église Notre-Dame classée dès 1840 et château classé en 1872) et création moderne (de l'éclectisme à l'art déco). Et cependant artistes et voyageurs s'efforcent de présenter un visage romantique et pittoresque d'une ville épargnée par le temps, soutenus par les défenseurs du patrimoine vitréen, au premier rang desquels il convient de citer Raoul David (1876-1950), futur conservateur du musée de Vitré, qui laissa notamment un grand nombre de portraits de ses contemporains.

Depuis quatre-vingts ans la transformation de Vitré se partage entre conservatisme et expansion. Cette période («De la crise des années 1930 à nos jours») est étudiée par Jacqueline Sainclivier qui rappelle la création de l'entreprise de chaussures Noël dès 1922, alors que l'activité de l'entreprise de machines agricoles, les Fonderies et ateliers de l'Ouest, diminue fortement. Marcel Rupied, représentant de la droite traditionnelle, président du conseil général d'Ille-et-Vilaine, est élu maire en 1939 ; réélu après la Libération, il conserve la mairie jusqu'en 1959. L'industrie

agroalimentaire est un pourvoyeur d'emplois dans la région de Vitré. Mais «Vitré et sa région sont en déclin relatif pendant les vingt années qui suivent la Libération». En 1977, Pierre Méhaignerie, du centre démocrate, conquiert la mairie de Vitré. Déjà député depuis 1973, secrétaire d'État en 1976, puis ministre, il succède la même année à son père comme conseiller général du canton de Vitré-Est. Président du conseil général de 1982 à 2001, il détient successivement les portefeuilles ministériels de l'Agriculture, de l'Équipement, de la Justice. Malgré l'attrait de Rennes, le développement économique transforme alors la ville de Vitré qui en 2008 compte 16 771 habitants. Cette bonne santé démographique se retrouve avec une pyramide des âges plutôt harmonieuse, moins vieillissante que la moyenne de la population bretonne.

La conclusion de cette œuvre collective (*Laissez-vous conter Vitré...*) est signée à la fois par Anne Badiche-Desille, l'une des architectes de l'école de Chaillot qui suit les travaux sur le patrimoine de Vitré, et par Stéphane Gautier, animateur de l'architecture et du patrimoine de Vitré. Chargés l'un et l'autre de défendre et de valoriser le patrimoine vitréen, ils font le point sur les monuments historiques de la ville, le rôle du secteur sauvegardé et la politique de la ville aujourd'hui Ville d'art et d'histoire, magnifiquement mise en valeur par ce bel ouvrage.

Jacques CHARPY

Philippe BARDEL, Jean-Luc MAILLARD, Gilles PICHARD, *L'arbre et la haie. Mémoire et avenir du bocage*, photographies d'Alain AMET et Marc RAPILLIARD, Rennes, Presses universitaires de Rennes, Écomusée du pays de Rennes, 2008, 192 p., DVD-rom regroupant films et documents d'archives.

Cette publication, «qui fait suite et constitue le catalogue de l'exposition du même nom présentée d'octobre 2005 à janvier 2007 à l'Écomusée» de La Bintinais (p. 7), fait le tour d'un sujet à haute valeur culturelle dans le pays de Rennes et dans tout l'ouest de la France (le partage n'est pas toujours patent): la haie de bocage. À partir de l'analyse rigoureuse des paysages ruraux sur près d'un demi-millénaire, depuis la naissance des haies jusqu'à leur disparition progressive, il nous amène, de proche en proche, à une nouvelle lecture du bocage et de la haie. L'ouvrage bat en brèche bien des *a priori* que notre imaginaire véhicule volontiers à leur rencontre. Sous la direction de Ph. Bardel, J.-L. Maillard et G. Pichard, de nombreux collaborateurs ont participé à son élaboration, historiens, conservateurs, archéologues, horticulteurs, agronomes, chercheurs, photographes et agriculteurs, proposant ainsi une analyse fortement pluridisciplinaire. Le croisement des approches ethnographique, naturaliste, agronomique et historique met en évidence la complexité des rapports que l'homme entretient depuis toujours avec la haie.